

... les chiens aboient,
la caravane passe...

Deuxième Série. - 1914. - N° 1

(An 13.454 de la première
éclipse reconnue)

5950

les
Réfractaires

(ex-*L'Ère nouvelle*, recueil mensuel d'idées, de faits, de documentaires)

SOMMAIRE du 10^e fascicule

- | | | |
|------|--|-----------------------|
| 137. | La redécouverte de l'Unique. | H. G. WELLS. |
| 142. | Intérêt et dévouement. | P. CALMETTES. |
| 143. | Plénitude de joie. | JO. LABADIE. |
| 144. | La société future | CHARLES GRACIE. |
| 145. | Du haut de ma tour d'ivoire . | E. ARMAND. |
| 149. | Pourvu | T. W. H. CROSSLAND. |
| 150. | Prisonniers | H. C. THOMAS. |
| 150. | Des frontières? | JOHN HENRY MACKAY. |
| 151. | Innocence | RICHARD LE GALLIENNE. |
| 151. | Portrait. | E. ARMAND. |
| 153. | Arvad le terrible. | BENJAMIN DE CASSERES |
| 161. | Fantômes | ENNOMIS. |
| 162. | La neige | E. ARMAND. |
| 163. | Le principe de l'équité dans
l'échange. | STEPHEN PEARL ANDREWS |
| 166. | Le portrait de Dorian Gray(1). | ROBERT DELON. |
| 168. | Opinions et Documents : . | <i>Un Manifeste.</i> |

Couverture : Les livres (E. A.). — Pour faire réfléchir (HAN RYNER). — Entre Nous. — Avis et communications, etc.

S'adresser pour tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration :
à E. ARMAND, 22, cité Saint-Joseph (rue de Châteaudun), ORLÉANS

Prix de l'abonnement pour un an : 2 fr. (par recouvrement 2,35)
Extérieur (U. P. U.) : 2 fr.50. Un fascicule 0 fr. 20 (Ext^e 0 fr. 25)

Pour faire réfléchir. — ... *La grande douleur, c'est toujours notre solitude... Nous avons été créés par un de Foë qui ne s'attendrit jamais : à aucun des Robinson que nous appelons nos âmes, il n'accorde un Vendredi.*

En ces heures profondes, on éprouve le besoin de descendre, éperdu, et de s'asseoir au fond de sa souffrance, comme âprement satisfait de la sentir si complète, si loin des grossièretés de la vie. Les douleurs vraies n'admettent point de distractions, veulent se dévorer elles-mêmes...

Le premier remède qui soulage un peu la surface de ce mal, c'est l'orgueil, la fierté d'avoir pénétré dans des souffrances inabordables au vulgaire. Puis, du temps passant, la pensée trop répétée perd de sa précision ; les poignards indécis ne frappent plus, mais ils se plient, fantômes, flottent, se dispersent, forment une brume de mélancolie. Et ces heures-là ont leur douceur, lentement berceuse.

On finit par céder, avec une indulgence indifférente à la nécessité de rentrer dans la vie. Et peu à peu — oh ! non certes, on ne se soucie pas des résultats : quand on porte en soi un tel mélange d'enfer et de paradis, comment serait-on encore touché des choses de la terre ? — mais la superficie de notre âme s'intéresse, curieuse et souriante, au spectacle...

HAN RYNER.

Bibliographie.

Rééditions de *l'Idée libre*, 23, rue de Paris, à Euvernonne (Seine-et-Oise);
A bas le Vote! brochure illustrée, par E. Petit-Strix, en vue de la prochaine campagne antiparlementaire; *A mon frère le paysan*, par Elisée Reclus; *Dieu n'existe pas*, par Dikran Elmassian; *Tu ne tueras point*, par Léon Tolstoï; *Déclarations d'Emile Henry*; *Ce que nous voulons*, par Sébastien Faure. (Toutes ces brochures sont vendues 0 fr. 05 l'exemplaire. Pour les groupes, remises de 50 à 80 %, selon quantités).

Editions et rééditions de *l'Anarchie* : 2, impasse Girardon, Paris-XVIII^e : *A bas l'autorité* (suffrage universel ou anarchie), par Mauricius, 20 centimes. *La Femme esclave*, par René Changhi, 10 centimes. *L'Amour libre*, par Madeleine Vernet, 10 centimes.

El Sindicalismo, par Rafael Perez Taylor, Mexico, 1913.
L'Impôt unique et progressif sur le Capital, par Le Termite (Editions de la Jeunesse syndicaliste de Châteauroux). — 0 fr. 15.

Les périodiques.

Le numéro 6 du *Sphinx individualiste* de notre ami C. Hervé, vient de paraître. Ce camarade annonce pour le mois prochain une brochure : *les Individualistes* (les vrais et les faux), qu'il met en souscription. S'adresser au Foyer Naturel, 35, rue Emile-Zola, Brest.

Vient de paraître également le n° 7 de la *Vie Naturelle* (décembre 1913, janvier-février 1914), numéro des mieux remplis et des plus intéressants. Chez Henri Zisly, 7, rue Jean-Robert, Paris (XVIII^e).

Freedom de janvier contient l'avis de la formation d'une colonie communiste-anarchiste dans le comté d'Essex. Renseignements de F. Allen Chealde Hume (Cheshire), Angleterre.

Le numéro 124 de *Revista Ideei* contient une traduction d'*Avec Rodin*, de Frank Harris, publié dans notre premier fascicule.

Signalons la revue individualiste *the Egoist*, à Londres, et un journal individualiste en projet à Naples : *La Folgore*.

Les livres.

L'Homme Fourmi. — Figuière et Cie viennent de rééditer ce roman de Han Ryner, l'un de ses meilleurs ouvrages... On sait trop en qu'elle estime nous tenons, ici, ce philosophe, pour insister davantage (3 fr. 50).

Erinnerungen einer Proletarien. — J'ai lu avec une attention soutenue ces mémoires de Josef Peukert. Les anecdotes dont ils fourmillent renseignent admirablement sur les à-côtés de l'histoire du mouvement communiste anarchiste. Ils nous montrent aussi que l'activité et les idées sont impuissantes à dissiper la haine et les malentendus individuels. Je sais d'ailleurs ce qu'il en est.

Comment devient-on criminel? — Beaucoup de renseignements utiles en ce volume et de faits qui nous étaient connus par la lecture des journaux. Mais qui définira exactement ce qu'est le crime? Et n'y a-t-il pas en chacun un criminel qui sommeille, ou plutôt un criminel qui s'affirme chaque fois qu'il peut être certain de l'impunité. Au cours d'une révolution, sur un champ de bataille ou plus simplement dans une réunion d'actionnaires? M. G. Guilhermet aurait dû ne pas limiter son étude aux délits atteints par la répression (2 fr.)

Sous une forme attrayante, le **Nouveau Catéchisme**, par Edmund, rappelle tout ce qu'il est urgent de connaître pour se tenir scientifiquement au courant de ce qui se passe (1 fr. 25).

Le Héros et le Soldat. — Amusante et profondément étudiée, cette comédie de Bernard Shaw. La traduction de A. et H. Hamon est, comme toujours, impeccable. Je recommande la lecture de cette satire (1 fr. 25). J'ai lu les **Considérations sur l'Art dramatique** et je ne suis pas convaincu. Mais, au fond, ce n'est guère important, et que Shaw soit ou non apparenté à Molière, cela ne diminue en rien la valeur de son théâtre.

Revolutionary Almanac for 1914 (*). — Instructif, intéressant, attrayant, cet almanach, mais pourquoi ce boycottage d'écrivains et d'idées anarchistes individualistes? Dans les éphémérides, Hippolyte Havel indique comme « dates révolutionnaires », certains faits se rapportant à la bande tragique.

E. A.

(*) The Rabelais Press, 27-29, New-Bowery, New-York.

Correspondants et Dépôts

Paris. — Informations diverses et dépôt général: A. Belverge, 23, rue Saint-Sabin, XI^e.
Dépôt à la *Publication sociale*, 16, rue M. le Prince, VI^e.
A *l'Eglantine Parisienne*, 61, rue Blomet, XV^e (le samedi).

Orléans. — Librairie *Le Gall*, 89, rue de Tolbiac, XIII^e.
Librairie au coin de la place du Martroi et de la rue de la Hallebarde.

Le retard de ce fascicule est dû à ce que je suis demeuré alité plusieurs jours.

Entre nous. Je n'ai pu éditer, durant 1913, que huit fascicules des *Réfractaires*. Il y a loin de cela, certes, à la publication bi-mensuelle que je m'étais proposée dès l'abord. Mais rien ne sert d'épiloguer ou de récriminer. Mieux vaut examiner la situation, que voici :

J'ai dépensé, du 1^{er} janvier 1913 au 15 janvier 1914 :

	fr. c.
Papier et pliage	245 85
Versé, à l' <i>Imprimerie Ouvrière</i> (Composition et tirage)	325 55
Expédition et correspondance	424 55
Frais généraux et divers (loyer, taxes, articles bureau, achat de matériel, déplacements et autres)	541 80
Rétribution pour administration et rédaction	0 0
TOTAL	1.537 75

J'ai reçu durant la même période :

A titre d'abonnements	735 65
Des correspondants et vente au numéro	288 70
Comme souscriptions, bénéfice fête, etc	186 75
Travail personnel versé pour couvrir le déficit	44 40
TOTAL	1.255 20

Le déficit pour cette année est donc de 282 fr. 55 à combler de façon ou d'autre.

Jusqu'à cette même date du 15 janvier, j'ai pu inscrire sur mon registre 400 abonnés environ dont il faut défalquer une trentaine, disparus ou ayant renoncé à l'abonnement.

Ce résultat n'est naturellement pas à dédaigner si l'on considère le boycottage féroce et déloyal auquel les *Réfractaires* ont été soumis. Mais il m'est impossible de poursuivre mon travail avec un déficit accru. Voici ce que je propose pour sortir de là :

1° Porter l'abonnement à 2 francs (2 fr. 50 pour l'étranger) par an, au lieu de 1 fr. 80 (2 fr. 25) par dix fascicules. C'est un léger sacrifice que s'imposait déjà maint ami et que justifiera une légère augmentation du contenu. Le montant de la quittance de recouvrement s'élèvera désormais à 2 fr. 35 ;

2° Arriver à 600 abonnés d'ici la fin de l'année 1914. A noter que mille sont nécessaires pour transformer les *Réfractaires* en un recueil mensuel de 48 pages + 8 pages de couverture. Avec mille abonnés à 3 francs par an nous pourrions paraître vingt fois par an sur 24 pages + 8 pages couverture.

Il me semble qu'il est facile d'obtenir les 600 abonnés d'ici la fin de l'année. Il suffit que la moitié de nos abonnés actuels

**Avis
et
communications.**

PARIS. — “*Les Réfractaires*”,
Salle Cellier, 26, rue des Carmes
(Place Maubert). Réunion du groupe
les deuxième et quatrième jeu-
dis de chaque mois :

12 mars : Les bases de l'anarchisme individualiste : la
question sexuelle.

26 mars : Les Irréguliers.

9 avril : Ce qui se passe.

23 avril : Comment devient-on criminel ?

LIBRES ENTRETIENS : même lieu, les jeudis où ne se réu-
nit pas le groupe des « Réfractaires. »

ORLÉANS. — Les camarades s'intéressant à notre travail se
réunissent tous les samedis, à 8 h. 1/2, à notre bureau.

Les abonnés à l'essai dont la bande porte la mention : *votre
abonnement échoit avec ce fascicule* doivent — si elles ne
régilent pas dans la huitaine — s'attendre à recevoir par la
poste une quittance de recouvrement laquelle, à cause des
frais, sera majorée de 0 fr. 35 ; et il n'y a là rien de ma faute.

Nous faisons précéder d'un numéro sur la bande le nom des
personnes en règle pour leur abonnement. Avis à ceux qui ne
le sont point.

**Avis
Important**

Nous expédions chaque fois
que paraissent *les Réfractaires*
un certain nombre d'exemplaires
à titre de *spécimens*. Nous prions
instamment les personnes auxquelles notre
recueil ne conviendrait pas de nous la ren-
voyer dès le premier numéro. Il ne coûte rien
de renvoyer un numéro spécimen ; il suffit de
le remettre au facteur sans déchirer la bande
et sans affranchir.

Nous rappelons à nos amis qu'envoyer directement leur
abonnement nous épargne les ennuis inséparables des for-
malités de recouvrement et leur évite les 0 fr. 45 de frais
qu'entraîne la présentation de la traite par voie postale.

Achévé d'imprimer le 5 mars 1914 à 2.000 exemplaires



La couverture est composée et le tout est imposé et
tiré par l'Imprimerie Ouvrière, Orléans

Le gérant : R.-C. HUREAU.

Hureau



La redécouverte de l'Unique.

LA Redécouverte de l'Unique est la redécouverte d'un fait

commun, patent et tout à la fois négligé. Elle est d'un grand intérêt — presque universel — et d'une application absolument universelle aussi.

La chose toute simple elle-même, tout autant que la théorie de la gravitation, peut s'exprimer en une formule, encore qu'une pareille théorie soit le résultat de nombreux siècles de pensée. Et cette formule, c'est : *tout ce qui existe est unique*, ou : aucune chose n'est absolument semblable à une autre. Il est impliqué par là que nous n'arrivons à l'idée de choses similaires que par un mépris inconscient ou délibéré d'une infinité de menues différences. Jamais deux animaux ne sont semblables, ainsi qu'un amateur d'oiseaux ou de chiens vous le dira. Deux briques, deux pièces de monnaie, à l'examen, différeront de grandeur, de forme, de surface, de couleur, — par des détails infinis à mesure que votre investigation sera plus pénétrante et plus minutieuse. « Comme deux pois dans une cosse » est un proverbe qui, comme la plupart des proverbes, exprime une conception fautive : il est facile de le constater à la saison des pois. Dans la plus minuscule motte de terre et dans les moindres choses de la vie, il y a, si nous prenons soin de les observer, l'imprévu et l'unique. — Rien autour de nous n'est banal et négligeable. Ainsi, au

D²

17552

moyen d'une courte formule et d'une minute de réflexion, les écailles tombent des yeux du lecteur et il opère la redécouverte de l'unique.

Imaginons quelques objections. Le cas de deux balles de fusil sortant d'un même moule nous sera opposé par des esprits sans éducation scientifique; mais, dans la pratique, deux balles semblables ne sortent jamais du même moule, car ce moule a gagné ou perdu de la chaleur, s'est dilaté ou contracté, et s'use un peu plus à chaque nouvelle balle; — les impuretés du plomb ou sa température varient aussi. De même, les cristaux d'un précipité semblent identiques jusqu'à ce que nous les éprouvions avec un micromètre, un microscope, un polariseur, et par les réactifs de la microchimie; alors, nous constatons un individualisme indéniable de dimensions, d'imperfections, de tension, et ainsi de suite. . . Partout la répétition se dissipe et l'unique est révélé à mesure que les sens et l'analyse deviennent plus lucides. Et puisque les adjectifs sont dérivés des noms, il s'ensuit que l'unicité atteint par delà les choses jusqu'aux propriétés. Le rouge d'un pétale de rose semble le même que le rouge du pétale voisin parce que l'homme qui les voit est aveuglé par une insuffisance optique et par une habitude mentale. Mettez-les côte à côte: la couleur est-elle la même? Si vous le croyez, prenez l'avis de quelque artiste qui sache véritablement peindre des fleurs. . .



Le corollaire le plus indiscutable de la redécouverte est la ruine de la théorie atomique. L'expérience humaine ne fournit absolument aucun fondement à l'hypothèse d'atomes semblables ;

la confusion mentale qui l'a créée étant maintenant dissipée, la certitude des prétendues lois de la physique et de la chimie est désormais attaquable. . .



Abandonnant les atomes désunis des chimistes, nous ferons une rapide allusion à l'importance de la redécouverte de l'unique dans le domaine de la morale. Nous sommes ici sur un terrain où modestement nous craignons presque de marcher. Nous encourons le redoutable danger d'éveiller le courroux et d'aller au devant des dénonciations empressées de certains littérateurs qui ont pris la moralité publique sous leur protection. Il nous faut, cependant, signaler que les êtres sont uniques, et que, par conséquent, nous ne pouvons songer à régler notre conduite d'après des préceptes bruts. Le strict respect de la vérité nous force à reconnaître que les principes sont des préceptes bruts : ils suppléent, avec une valeur plus que douteuse, à l'étude individuelle de chaque cas. . .

L'homme qui, jusqu'ici, est resté fièrement fidèle aux grands principes n'a aucune raison d'être honteux de partager une erreur courante, pourvu qu'il soit disposé à l'abandonner franchement ; mais quoique un principe, tel qu'un fétiche, puisse servir encore comme curiosité, sa valeur supposée et son caractère honorable dans la vie humaine disparaissent avec notre redécouverte.

Enfin, détournons-nous des preuves et conséquences et notons rapidement où aboutit cette grande redécouverte. La période de profonde

ignorance, pendant laquelle les hommes tournaient le dos à la nature et croyaient aux nombres mystiques, est depuis longtemps périmée : les crânes même des scolastiques sont réduits en poussière et leurs livres en lambeaux. L'œuvre de Darwin et de Wallace est l'affirmation claire de l'unicité des choses vivantes ; les physiciens et les chimistes risquent avec hésitation le premier pas en avant. Nous sommes à la veille du jour où l'homme s'émancipera définitivement du rationalisme rigide, des dernières traces de la pensée mécanique des xvii^e et xviii^e siècles. Le chimiste ordinaire est un Rip van Winkle échappé de ces époques enfuies. Son tombeau attend qu'il soit prêt, en bâillant.

La claire petite peinture d'un univers d'âmes composées de passions et de principes dans des corps faits d'atomes, le tout proprement combiné et mis en marche lors de la création, s'évanouit dans la cohue des idées mortes que nous appelons la marche de la pensée humaine. Nous ne croyons plus, quelque foi que nous ayons, en une Déesse dont le dessein est aussi insensé et mesquin qu'un prêtre peut l'enseigner à un enfant. . . . Nous ne spéculons plus sur « les êtres variés qui peuplent les étoiles » parce que nous n'avons aucune raison de croire à la vie en dehors de cette planète. Nous dépassons d'un siècle cet univers jouet d'enfant, et à sa place, nous entrevoyons, comme un pressentiment obscur, l'infinie profondeur où se cache l'unique mystère de la vie. Cette image d'un métier à tisser ronflant avec des fils uniques courant et s'entrecroisant au delà de toute compréhension humaine, travaillant à un modèle dépassant toute interprétation humaine, nous le devons.

à Goëthe, le père intellectuel du XIX^e siècle. Le Nombre, l'Ordre nous apparaît comme la moindre loi de l'univers ; au temps de nos bisasseux, il était la première loi du ciel.

Ainsi tourne la cage à écureuil de la philosophie humaine.



La Science est une allumette que l'homme vient d'enflammer. Il croyait se trouver dans une salle — aux siècles de dévotion on aurait dit un temple — et s'imaginait que sa lumière irait frapper les murs qui la réfléchiraient, en révélant les merveilleux secrets, inscrits sur les parois et sur les piliers des systèmes philosophiques harmonieusement échafaudés. Mais, les premiers pétilllements passés, la flamme brûle bien claire, et c'est une sensation curieuse de constater que ce menu brandon illumine seulement les mains de l'homme et permet tout juste de l'entrevoir debout sur un étroit espace arraché à l'ombre, tandis qu'autour de lui, au lieu de ce bonheur humain et de cette beauté qu'il espérait, les ténèbres continuent à régner.

H.-G. Wells

*La Découverte de l'Avenir et le Grand
État* (Edition du *Mercury de France*)

J'aime les malheureux qui ont honte de leur malheur, qui ne déversent pas sur la rue leurs vases pleins de misère ; qui gardent au fond de leur coeur et sur la langue assez de bon goût pour se dire : — Il faut garder en honneur sa misère, il faut la cacher. . .

Frédéric Nietzsche

Intérêt & Dévouement.

LES moralistes et les gens vertueux méprisent ordinairement l'intérêt personnel et, en première ligne, celui qui se rapporte aux richesses, à l'argent.

Ils sont moins sévères pour celui de la gloire et de la considération. Quant à la plupart des autres sentiments humains, il semble que l'intérêt n'en soit jamais le mobile. Ce sont, au contraire, des sentiments bons, nobles, vertueux.

Cependant, quel autre mobile pourrait avoir un acte que L'INTÉRÊT, même celui qui semble le plus désintéressé ? L'amitié, l'amour, le dévouement et le sacrifice même n'ont-ils par pour raison première la satisfaction de celui qui les pratique ? Il serait évidemment puéril de dire que, si l'accomplissement d'un acte était plus pénible que facile, plus désavantageux qu'avantageux (au sens large), il ne s'accomplirait pas.

On ne s'aperçoit généralement pas qu'en parlant d'abnégations extraordinaires, de vertus difficiles à pratiquer, on commet une absurdité de langage aussi grande qu'en affirmant qu'une chose *impossible* se produit ; que l'eau, par exemple, tendant toujours à prendre le même niveau dans deux vases communiquants, celle qui est au niveau le plus bas s'écoule vers le vase dans lequel le niveau est le plus élevé. .

Ce que nous trouvons remarquable, ce que nous avons l'habitude d'admirer dans la conduite des hommes, c'est simplement ce que le plus grand nombre ne *ferait pas* dans telle circonstance donnée ; mais que certains individus, cependant, par suite de certaines particularités de leur caractère, accomplissent volontiers.

Leur acte semble leur causer des souffrances, et il leur en cause en effet très souvent, puisqu'il peut aller jusqu'au martyre ; par contre, leur intérêt paraît absolument nul. Et nous pouvons être bien sûrs, cependant, qu'il est plus fort que la souffrance dont il

supprime l'influence, laquelle serait naturellement d'empêcher l'accomplissement de l'acte pénible.

Il reste de tout ceci que nous préférons certains intérêts, que nous trouvons méprisables les uns, admirables les autres, et que nous leur donnons un nom différent.

Paul CALMETTES

Plénitude de joie.

TON tendre regard,
Ton doux contact qui
m'électrise,

Ton soupir significatif lorsque je m'approche de
toi,

Tes lèvres veloutées qui prennent les miennes avec
une amoureuse chaleur,

Tes bras qui s'enlacent autour de mon cou
comme une vigne vierge et qui pressent ma joue
contre ton sein haletant,

Tes yeux langoureux qui cherchent dans les miens
l'expression de mon affection pour toi,

Ton cœur qui palpite et qui frappe pour s'introduire
en mon cœur,

Ton corps svelte qui se livre et plie sous mes
caresses,

Tes aimables paroles qui font s'incliner ma volonté
devant ton désir mutin,

Tes doigts qui fourragent dans mes cheveux, calmant
ainsi la fièvre de mon cerveau,

Ta voix enivrante dont le rythme berceur me séduit
et m'enchanté,

Tout cela, consommation de l'amour en sa pleine
floraison, croissant avec le don qui en est fait,

Tout cela, je te l'abandonne, — je l'accepte de toi,
— j'en jouis avec toi.

Et je souhaite à la vie humaine toute une éternité
d'amour se cherchant et se trouvant.

Jo. LABADIE

La société future. La société future! Nous la voyons

venir sur les ailes rosées de l'aurore.

Une société où dominera une stricte surveillance et où l'on prohibera presque toutes choses! Les vraiment bons et les vraiment sages nous mèneront, et nous autres pauvres dégénérés, il ne nous restera qu'à nous soumettre à leur nature supérieure.

Aucune boisson permise naturellement. Et à manger, presque rien. Le tabac, sous toutes ses formes, mis hors la loi et les champs où on le récoltait ensemençés de sel.

L'amour? Peut-être, mais après examen minutieux. Possible seulement entre un homme dûment autorisé par la Faculté et stérilisé pour l'occasion et une femme préparée de même. Les baisers sévèrement prohibés. Embrassades absolument défendues, même entre amants ou époux, ou enfants et parents.

Toutes les réunions publiques interdites, comme étant les plus fécondes génératrices des maladies contagieuses.

Les théâtres, les cours, les danses, les diners, interdiction absolue: chacun se procurera par le téléphone son instruction ou son amusement.

En fin de compte, chacun de nous recevra du berceau à la tombe les soins d'un docteur stérilisé et d'une garde malade idem. Toute résistance à leurs injonctions nous vaudra d'être conduits par un agent de police stérilisé dans une cellule stérilisée. . .

Oh! les joies qu'aucun œil mortel n'a vues!

Charles GRACIE

S'il n'existe pas de raison supérieure — et il n'en existe pas; rien d'ailleurs ne peut en prouver l'existence — c'est ma propre raison qui doit être le juge suprême de ma vie.

Léon TOLSTOY

Du haut de ma tour d'ivoire :

Les sangsues.

ON lira, à la rubrique

Entre Nous, sur la cou-

verture, par quelle crise financière *les Réfractaires* ont passé depuis leur création et les motifs qui m'ont empêché de réaliser les promesses que j'avais formulées à leur début. Je n'y reviendrai pas ici. Je ne suis pas le seul parmi les écrivains indépendants à connaître les obstacles, la calomnie et la jalousie qui guettent ceux qui œuvrent en n'entendant relever que d'eux-mêmes. Le fait sur lequel j'entends insister uniquement est un fait commun, je crois, à toutes les publications qui n'ont pour les soutenir ni la publicité ni le snobisme. Notre recueil est naturellement adressé à l'essai à des personnes auxquelles les idées qui y sont présentées ou discutées ne sont pas étrangères ; ces personnes se recrutent, il va sans dire, dans plusieurs milieux : manuels comme intellectuels ; nulle d'entre elles, cependant, n'ignore par quels passages terribles doit se trainer, pour subsister, un périodique tel que celui-ci ; toutes lisent ou ont suivi des journaux où ces ennuis sont ou ont été maintes fois exposés. Toutes savent que le papier coûte et que si l'on ne possède pas un matériel ou une machine à imprimer, choses qui demandent des fonds, la composition et l'impression, ou l'un ou l'autre, selon le cas, ne s'effectuent pas sans argent. Toutes savent que l'administration postale ne transporte pas pour rien ce qu'on lui confie.

Connaissant ces vérités élémentaires, ceux à qui nous adressons *les Réfractaires* — quelle que soit leur position sociale — ne sauraient ignorer qu'ils ne peuvent leur être indéfiniment expédiés à titre gratuit, même lorsque l'éditeur ou l'administrateur

renonce à tirer un salaire de son travail. D'ailleurs, certaines mentions portées sur la bande du journal, telles que "on sollicite votre abonnement" ou "votre abonnement échoit avec ce fascicule" suffiraient à leur rappeler ce qu'il en est.

Ces "abonnés à l'essai" reçoivent donc le journal ou la revue en question pour une période qui va de quelques mois à une année et même davantage sans donner de nouvelles ; l'administrateur, ne voyant revenir aucun fascicule, *a confiance* et, à un moment donné, envoie par la poste une quittance de recouvrement. . . . Jugez de ce qu'il pense lorsque la traite revient impayée ! Comment justifier cette injustifiable façon d'agir ? Encore s'il s'agissait d'un bourgeois antipathique, heureux de jouer un bon tour à l'administration d'une feuille détestée ! non-seulement les bourgeois antipathiques ne tardent pas à rendre au facteur l'indésirable périodique, mais le destinataire de la quittance refusée peut se classer parmi les catégories suivantes : militant connu, abonné de journal avancé, intellectuel passant pour s'intéresser aux questions d'émancipation individuelle ou sociale, professeur ou instituteur, personnalité appartenant à un milieu anarchiste, socialiste, révolutionnaire, libre penseur, voire libre croyant. Qui peut pousser ces "membres de l'élite pensante" — auxquels il suffit amplement de deux numéros pour savoir à quoi s'en tenir, — qui peut inciter ces êtres "supérieurs" à jouir pendant un certain temps de l'effort d'autrui, et ensuite à se refuser à rémunérer cet effort ? — c'est une question que je me sens incapable de résoudre.

Mais il y a mieux. Fort souvent, même après refus des quarante ou quarante-cinq sous de l'abonnement, "l'abonné à l'essai" accepte placidement de

recevoir la revue ou le journal dont il a déjà lu, sans déboursier un liard, un nombre respectable de numéros. Bien entendu, il ne donne pas plus signe de vie qu'auparavant. D'autres que moi, certes, ont été victimes des procédés de ces "camarades" qui n'ont pas leurs pareils pour se proclamer d'éternels exploités, ou se plaindre de l'insuffisance croissante de leurs salaires ou de leurs appointements. Je les approuve, mais cela ne les autorise pourtant pas à exploiter des propagandistes dont il est encore certains qui voient dans la propagande autre chose qu'un moyen de parvenir.

Rédacteurs, éditeurs de feuilles ou de publications en dehors, les difficultés financières nous rongent comme des sangsues. Elles nous sucent jusqu'au sang, entravant notre activité, étouffant notre développement intellectuel, minant nos joies les plus intimes. Nous ne sommes aidés ni soutenus comme nous pourrions l'être. Je sais bien que personne ne nous a obligés à choisir cette voie et il est vraisemblable que pour certains d'entre nous ayant les capacités requises, nous aurions pu réussir davantage si nous nous étions adonnés à l'exploitation de nos semblables. Tout cela peut être vrai, mais ces réflexions "a posteriori" n'expliquent pas les procédés indéliçats de personnes sélectionnées, dont nous sommes en quelque sorte en droit d'attendre ce minimum de loyauté : ne pas nous laisser compter sur elles.

Les Nazaréens persécutés en Serbie.

publie une lettre émanant d'un instituteur serbe. Il y décrit les persécutions dont est victime, en cette partie des Balkans, la secte des *Nazaréens*. Les Nazaréens, répandus en Hongrie méridionale et en Serbie — apparentés aux Doukhobores par certains côtés — sont des gens fort paisibles auxquels on ne peut reprocher que les crimes suivants :

de prier partout où ils s'y sentent disposés et non

LE bi-mensuel
WOHLSTAND FUER
ALLE du 18 janvier

pas seulement dans les églises orthodoxes ;
de lire la Bible en serbe ;
de ne pas fêter les saints nationaux ;
de nier le mariage religieux, alors qu'ils acceptent
et reconnaissent le mariage civil et l'institution
elle-même ;
de ne vouloir prêter aucun serment, y compris le
serment militaire ;
de ne pas vouloir porter d'armes meurtrières.

Neuf de ces *sectaires* viennent d'être condamnés à
neuf mois de cachot à Krojougévatz. Dix-sept autres
— des femmes et des enfants ceux-là — attendent
de passer en jugement. Le prétexte invoqué pour jus-
tifier la condamnation est que les nazaréens tiennent
des "réunions privées". En réalité, leurs réunions
sont publiques et tout le monde y a accès. La vérité
est que leurs principes religieux et sociaux portent
ombrage au gouvernement, à l'église et à la brutalité
guerrière d'un Etat qui voudrait passer pour libéral.

Cà & là. AU sujet de l' "Enquête sur le ca-
ractère de l'Ecole Moderne" (voir le
fascicule précédent), un ami m'écrit : — Votre phrase
« Je ne vois rien d'intéressant à susciter chez l'enfant
une mentalité, etc. » me suggère ceci :

J'élève des animaux domestiques pour moi ; je sème
du blé, je donne mes soins aux fruits pour moi ; de même,
si je donne la vie à des enfants, je les élèverai pour moi
et non pour eux. Pour la joie que donne la création, pour
l'aide que j'en attends lorsque mes mains débiles ne pour-
ront plus produire, &c. Mon intérêt bien compris est de
faire leur bonheur, afin qu'ils soient aimants, reconnais-
sants et qu'ils (lorsque je serai vieux) me donnent l'aide
que j'attends d'eux. Pour cela, je dois former leur menta-
lité dès l'enfance et écarter soigneusement tout ce qui peut
corrompre (selon moi) et contrarier le but à atteindre. L'en-
fant m'appartient jeune, tant que physiquement il dépend
de moi ; il continuera de m'appartenir si je suis à la hau-
teur de ma tâche d'éducateur, s'il sent ma supériorité morale.

Sans doute, le sujet est très vaste. Pour répondre
à l'enquête de Fraigneux, je me suis placé au point

de vue anarchiste individualiste, c'est à dire au mien.

Je cite la lettre suivante, d'un autre correspondant, pour que puissent la méditer tous ceux que guette la paresse intellectuelle, cette paresse à laquelle on cède si facilement lorsqu'on se laisse dominer par la recherche d'une situation matérielle de tout repos :

Mon avis est que celui qui n'est pas né individualiste — je n'en connais point, — celui qui n'a pas de bonne heure été élevé hors toute autorité, celui enfin qui a subi l'influence néfaste de tous les préjugés familiaux et sociaux ne peut que difficilement s'y soustraire. Lorsqu'il a reconnu la futilité de sa vie antérieure, il ne lui suffit pas de vouloir y renoncer. Il y a trop laissé de sa volonté. Sa seule action, sa seule énergie ne lui permettront pas d'atteindre la vie rationnelle qu'il se sera proposée comme but. A chaque instant, il aura des défaillances, s'il lui manque le stimulant devenu indispensable. Quel sera ce stimulant ? Il ne faut pas le réclamer aux autres : le milieu est trop pauvre en énergies pour qu'on puisse l'appauvrir encore. C'est en soi qu'on peut trouver la ressource qui paraît manquer : "propagander" nous crée des obligations utiles puisque force nous est de fournir l'exemple d'une vie normale, de travail et non de servage. Pour l'avoir oublié, pour avoir mis trop de confiance en ma force, en les conquêtes faites sur mon moi physique, j'ai perdu, hors de la propagande, deux longues années à me sentir chaque jour diminué davantage.

E. Armand

Pourvu.

Un âne se plaignait à Jupiter. « Contemple leur ouvrage, s'écriait-il : ils me chargent de fardeaux jusqu'à ce que mon dos se rompe ; cela dure de l'aurore au coucher du soleil et, comme récompense, je meurs de faim et je reçois des coups.

— C'est triste, assurément.

— Mais, ô Souverain des Dieux, ne peux-tu rien pour moi ?

— Ami Longues Oreilles, répondit Jupiter, ne t'ai-je déjà pas pourvu d'une voix et de . . . sabots ? »

T. W. H. Crossland

Prisonniers !

PRISONNIERS, tous nous le sommes.

Nous connaissons le goût du plein soleil et de la liberté, la splendeur des étoiles, la lune toute ronde, la gloire des forêts et des prairies.

Et, cependant, en notre folie, nous nous cloitrons ; nous fermons la porte de nos cœurs au tendre appel de la terre, nous demeurons aveugles à sa beauté ; nous nous agrippons avec férocité à l'avoir de nos semblables, puis nous étreignons désespérément notre butin, appelant la bénédiction des hommes sur nos lamentables aumônes.

Prisonniers, nous le sommes tous.

Tenus par les chaînes que nous nous sommes forgées ;

Alors que la nature tout entière convie l'homme à l'indépendance. Alors que chaque matin le soleil rend joyeusement visite à la terre, alors que chaque nuit, les étoiles brillent radieuses et sans entrave. alors que chaque jour le vent souffle, ignorant les barrières :

Seul, l'homme vit enchaîné — l'homme et son semblable, — tâtonnant, trébuchant, dans l'ombre, à la poursuite des choses dont le seul effet est de dégrader qui s'en empare, des choses dont la possession engendre uniquement la convoitise à l'égard de ce que possède le prochain.

H. C. THOMAS

Des frontières ? PARTOUT ils tracent des frontières — ils renferment tout : vie, sentiments, idées, le son des mots, les gestes, et jusqu'à l'effort en gestation.

Ils divisent et redivisent l'Individu dans sa vie, dans sa naissance, dans sa mort. Ainsi que l'Ensemble. Quelle rouge aurore nous délivrera de la plaie de ces boutiquiers !

Or, nulle part, il n'est de frontières. Sans bornes est ce qui nous entoure, ce que nous appelons l'Humanité. Nous ne demanderions pas mieux que de nous étreindre tous. Et de tout cœur. Eux seuls, ils désunissent, ils jugent, ils censurent, ils séparent.

John Henry MACKAY

Innocence.

J'ÉTAIS un adolescent, un adolescent au cœur pur, ignorant tout du trafic des femmes. Il ne me venait pas à la pensée que le corps d'une femme pût s'acheter et se vendre comme le reste.

UN soir, dans la rue bourdonnante, une jeune fille, la poitrine et les cils palpitants, m'enveloppa d'un sourire exquis. Elle me prit par le bras, me retint à son côté et me mena vers une taverne qui resplendissait dans la nuit. Elle me fit asséoir près d'elle, me donna un baiser sur la joue, lissa mes cheveux et me demanda de l'accompagner.

OR, comme le garçon rapportait la monnaie des breuvages étranges & violents qu'on nous avait servis, voici que doucement, elle la glissa dans sa main. Et je commençai à comprendre. Et je me sentis envahi par une crainte, — une crainte telle que je n'aurais su la décrire ; comme si on m'avait jeté un mauvais sort. Soudain, cette femme se mua, à mes yeux, en une créature de proie. Et je me levai & partis.

DANS la rue, je m'arrêtai & j'épiaï. D'un pas léger, la jeune femme revint. Un homme à la face rougeaude, gros, horrible, avait pris ma place. Et sur son bras, elle s'appuyait en riant. — Alors, je me suis enfui dans les ténèbres.

Richard Le GALLIENNE

Portrait.

DÉPUIS trois mois et quelques semaines que Dufournau fréquente les milieux « avancés », il s'est mis en tête d'épurer les hommes et les choses. De sorte qu'il ne trouve personne d'assez parfait pour lui agréer et qu'il n'est personne en qui il ne trouve à reprendre. Il critique, il censure, il juge, il condamne, il vaticine que c'en est à mourir de rire. Ce travers n'offrirait pas de gravité si le pauvre homme ne s'était mis à se

prendre au sérieux. Ou plutôt si sa vanité naïve ne l'avait porté à s'imaginer qu'on le prend au sérieux, — ce qui est toujours un symptôme désolant.

IL vaut la peine de l'entendre distribuer des brevets de mauvaise réputation. On ne peut nier que Dufournau possède les qualités sans lesquelles il ne saurait y avoir de concierge égal à sa renommée. Que vous lui parliez d'un vivant ou d'un mort, il a inévitablement lu ou entendu sur son compte une histoire, défavorable toujours. Edgar Poe ? . . . ah oui, ne promit-il pas toute sa vie d'éditer une revue qui ne vint jamais à la lumière et dont il garda les souscriptions ? — Whitman ? . . . certes, mais ses mœurs n'étaient-elles pas infâmes et n'abusa-t-il pas violemment de petits êtres à lui confiés ? Bakounine . . . sans doute, mais ne dépensait-il pas en orgies et en fêtes ce que des amis fortunés lui remettaient pour la propagande révolutionnaire ? Wagner . . . évidemment, mais ne séduisit-il pas les femmes de ceux qui le recevaient chez eux et à la charge desquels il vivait ? Stirner . . . fort bien, mais sa seconde femme, Maria Daenhardt ne l'accusa-t-elle pas jusqu'à la fin d'avoir englouti son apport dans le jeu et les plaisirs — ne la mena-t-il pas au club des *Frei* pour l'infecter ?

CAR Dufournau ignore les *CONTES EXTRAORDINAIRES*, le *FEUILLES d'HERBE*, *DIEU & l'ÉTAT*, *TRISTAN & ISOLDE*, *l'UNIQUE & SA PROPRIÉTÉ*. Il se contente, chose davantage à portée de sa capacité, de recueillir les ragots, les médisances, les dénaturations de faits qui traînent dans la boue et que ramassent, amplifient, colportent ces laissés pour compte du génie qui hantent les cimes où se meuvent les prophètes. Comme l'Océan, le talent contient de l'écume. Mais Dufournau est tellement hypnotisé par l'écume qu'il n'aperçoit pas les grandes vagues qui se heurtent au large.

COMIQUEMENT, Dufournau — dans un style aussi fumeux que la *loge* où le conduit irrésistiblement sa vocation — dissert à perte de vue sur son « âme d'épurateur ». Hélas ! c'est une âme d'égoutier ; une âme vieillotte, racornie, toute pointue — l'âme d'un crucificateur ignare.

E. ARMAND

Arcvad le terrible.

ARCVAD monta
à son observa-
toire et, plon-

geant son regard dans son télescope géant, il eut, en une seconde, la terre dans le champ de sa vision.

Arcvad était âgé de 150 ans, comme on dit sur la terre, mais il se trouvait dans la force de l'âge. Quoiqu'il résidât dans la ville principale de Mars, Ulfète, nulle cité ne le réclamait comme citoyen. Parmi les Martiens, on l'appelait Le Martien. Il était la gloire de l'esprit martien, l'apogée de son évolution mentale, le sommet de son évolution raciale. En sa nature psychique s'étaient fondues, agrandies un millier de fois, les natures psychiques des terriens Euclide, Shakespeare, Newton, Edison, Léonard de Vinci, Moïse.

Pour les Martiens, Arcvad représentait le Messie. Pendant 130 ans cet esprit gigantesque avait enfanté inventions, poèmes, visions, harmonies nouvelles construites sur les débris d'esprits moins doués.

Ses idées avaient révolutionné la vie sur la planète. Ulfète était une cité de merveilles, comme l'étaient aussi Ixrid, Poltum et Pranfar. Et ces merveilles étaient sorties du cerveau d'Arcvad.

A l'origine la vie sur Mars avait été difficile. La nature s'était montrée insouciante et « l'homme » s'était développé de bonne heure. Il avait dû rapidement évoluer et perpétuer toutes ses possibilités latentes pour survivre à la menace de l'ennemi commun, la nature. Il en était résulté une race unique. Il n'y avait point de nationalités, quoique les nuances de la peau différassent dans les diverses parties de la planète. Une même crainte avait amalgamé les instincts; de cet amalgame opéré de bonne heure avait surgi une race de géants superbes, au mental comme au physique. La commune crainte avait abouti à une merveilleuse civilisation. Leur conscience avait atteint un degré de perfection qui aurait semblé surnaturel à un terrien. Depuis des milliers

milliers d'années, ils avaient oublié les lois physiques et mentales des terriens. Ce que ceux-ci tiennent pour occulte leur était naturel. En l'espace de 135 ans Arcvad avait ajouté miracle à miracle, merveille à merveille, transformant et réadaptant sans cesse les vies de ces géants planétaires.

Mais il lui restait à écrire son grand poème scientifique. Son suprême exploit était encore à venir. Sous les yeux de ses frères en Mars il voulait accomplir, disait-il, ce qui jusqu'ici avait été réservé à la puissance d'Og. (*Og* est la formule algébrique par laquelle les Martiens désignent l'inconnaissable et ineffable *CELA*, la-chose qui-gît-derrière tous-les-phénomènes, dont ils admettaient l'existence.)

Les 25 millions d'habitants de Mars, — (les Martiens, au moyen d'une drogue procurant des rêves magnifiques, supprimaient les malades, les infirmes et les mal nés, de sorte que, chez eux, la pitié était des plus rudimentaires) — vivaient dans un état d'attente confinant à l'extase depuis le jour où Arcvad avait annoncé son intention d'accomplir ce qui, à l'en croire, serait un acte de puissance suprême et de suprême miséricorde.

Arcvad donc était à son observatoire, l'œil fixé sur le télescope. Même pour un Martien c'était un géant: d'une taille de neuf pieds de haut, sa face était rouge cuivré, il en rayonnait deux mondes, deux soleils d'un noir de jais. Sa tête était surmontée d'une couronne de cheveux d'ébène; son visage était une Venise de sillons, de rides, de contures. Les Martiens disaient que la face d'Arcvad reflétait la carte de leur planète, une Venise comptant 40 mille canaux.

La nuit était radieuse. La terre brillait au nord-est, morceau de pourpre scintillant. Grâce à la puissance de son monstrueux télescope, Arcvad s'était rendu maître des mondes. Cet engin mesurait 2000 pieds de longueur, il était muni de lentilles de 500 pieds de diamètre. Son pouvoir grossissant dépassait

sait la compréhension des terriens ; il rapprochait à tel point les planètes de notre système qu'on n'en pouvait apercevoir à la fois qu'une infime portion. Arcvad avait ainsi passé plusieurs années avant d'avoir pu explorer Jupiter en entier.

Il avait découvert qu'à part la Terre et Saturne, les planètes sont inhabitées. Mais c'est de la Terre dont Arcvad s'était spécialement préoccupé. Depuis cinquante ans, grâce à son terrible instrument, son œil et son cerveau disséquaient et épiaient l'existence des êtres de la planète voisine. Le drame de la vie qui se jouait sur cette petite lumière pourpre lui était plus familier qu'à n'importe quel terrien.

Des années durant, il médita sur les phénomènes de la vie sur la Terre. Ses notes et ses thèses remplissaient des centaines de volumes. En compagnie des tableaux mouvants de la vie terrestre qu'on projetait sur des écrans géants, en d'immenses salles de granit — ces livres tenaient chez les Martiens la place de Contes de Fées. Ces tableaux mouvants, invention d'Arcvad, étaient projetés directement du télescope au moyen d'un dispositif merveilleux, le *flwong*. Les premiers tableaux mouvants — le cinématographe lui-même fut une source d'amusement pour les Martiens des centaines d'années auparavant — fit son apparition au temps de la guerre civile américaine. De l'ouverture des hostilités entre le Nord et le Sud des Etats Unis au naufrage du TITANIC (par quelle heureuse chance le télescope d'Arcvad s'était-il arrêté cette nuit-là sur cette partie de la Terre?) pas un événement qui n'eût été perçu dans les détails par les Martiens. Les guerres et les naufrages étant presque inconnus chez eux, ces tableaux leur était un motif d'étonnement perpétuel et d'ensorcellement horrible. On conservait les films pour les générations futures et on les estimait bien au delà de la valeur qu'on donnait sur la Terre aux toiles d'un Vinci et d'un Rembrandt. La vie de Tokio, de Berlin, de Londres, de Tombouc-

7

tu, de Canton, de Paris était devenue la propriété mentale des Martiens. Ils ne comprenaient rien aux mouvements insanes des foules et la laideur des cités terriennes les hantait comme des hallucinations. Cette nuit-là le télescope était braqué sur cette partie de la surface terrestre appelée New York. Le diamètre des lentilles couvrait exactement l'espace occupé par cette grande ville. Arcvad contempla l'énorme cité pendant une heure. — Epreuve positive, murmura-t-il, le visage rayonnant d'un sourire prométhéen. Le Grand Événement promis aux Martiens approchait de son accomplissement.

— T'es-tu décidé ? A cette question Aacvad se retourna. Il aperçut derrière lui le plus fameux de ses disciples, son favori Astar — Astar le Magnifique, comme le surnommaient les Martiens. Exception faite de sa chevelure or rouge, il ressemblait à Arcvad comme un fils. Il comptait 15 années martiennes, équivalant à 30 terrestres.

Ses inventions et ses découvertes l'avaient déjà rendu immortel. La plus utile consistait en un instrument au moyen duquel on pouvait amener la lumière de Deimos et de Phobos — les deux lunes de Mars — à n'importe quel endroit de la planète, ce qui rendait inutile la lumière artificielle dans les rues et les maisons. Une autre de ses inventions — et plus sublime — était l'établissement grâce à la télépathie (depuis longtemps lieu commun psychique sur Mars) d'un langage entre les martiens et les habitants de Saturne. Il lui était également possible d'entrer en relations avec les êtres appartenant à la sixième et à la septième dimensions, les quatrième et cinquième dimensions ayant depuis longtemps été explorés par des savants antérieurs.

— Je suis décidé, répondit Arcvad. Tu connais la teneur de mes observations sur cette tâche, et il indiquait à son disciple New York. Ce peuple-là — est-ce un peuple, ou tout simplement une sorte de

termites dégénérés, comme je le crois fermement — est absolument dépourvu d'intelligence. Dans cette ville-ci, en particulier, la raison ou l'imagination semblent être absentes de l'existence. Si, comme je le suppose, nous avons découvert un cerveau rudimentaire aux habitants de cette portion de terrain (et actionnant un énorme globe terrestre, il posait le doigt sur l'habitat des gorilles au centre de l'Afrique), il n'en reste plus rien lorsque nous étudions cette agglomération d'êtres. Observe les manières de ceux qui grimpent sur ces hautes tours, vois ces mouvements, ces gestes. On les dirait malades au-delà de tout espoir.

— Leur façon de vivre, Maître, dénote également une absence complète d'intelligence. Des myriades d'entre eux semblent habiter en des trous ou sur des rayons tandis qu'un petit nombre se sont édifiés des demeures semblables à la nôtre. Ces derniers paraissent vivre aux dépens de cette grande masse, les dévorant tout vifs, les suçant jusqu'au sang. Quelle stupidité de la part de ces hordes qui acceptent de servir de nourriture à ces quelques vampires ! Chez eux la partie est plus grande que l'entier.

— Ils n'ont jamais aperçu nos signaux. Avec quel empressement les Saturniens nous ont répondu ! Les insectes de *Thir* (le terme martien pour terre) ou du moins les habitants de cette ville-ci, passent leur vie à bâtir de grandes tours et à les démolir. Sont-ils donc incapables de regarder au-dessus d'eux ? Nous n'avons jamais aperçu leurs yeux !

— Ils ne sont pas pires qu'ailleurs, répliqua Astar, un endroit de *Thir* pourtant m'a toujours intéressé plus que les autres, car on y trouve des signes d'ordre et parfois même un certain sens du beau. Astar posa le doigt sur une tache verte du globe terrestre, tache indiquant Paris.

— C'est l'unique marque d'intelligence sur leur planète en dehors de *Teltex* (nom que les Martiens

donnent à l'habitat des Gorilles). Mais alors, comment expliquer *ceci*? Arcvad traversa la chambre, suivi d'Astar. Ils pénétrèrent dans une vaste pièce, la salle cinématographique personnelle du grand savant. D'un mouvement dans l'air, il projeta sur l'écran le spectacle absolument incompréhensible du siège de Paris et des horreurs de la Commune.

— Nos animaux sont plus intelligents que ces termites meurtriers, ces infusoires sanguinaires ou ces je ne sais quoi, grommela Astar. — Ils ne sont donc jamais rassasiés de sang et de mort? prononça Arcvad et, sur le gigantesque écran, d'un nouveau mouvement de la main, il fit succéder aux carnages du Siège & de la Semaine Sanglante des scènes de la dernière guerre balkanique.

— Que veulent-ils, quel but poursuivent-ils? injecta Arcvad à l'apparition de la tragédie de Lule Bourgas. Contemple avec quelle joie démoniaque ils s'ouvrent mutuellement les entrailles & foulent aux pieds leurs crânes fracassés! Est-ce un sport rappelant sous une forme rudimentaire nos grands jeux? Observe la façon dont cette chose qui porte une croix sur la poitrine mutile cette autre chose au cou de laquelle pend un croissant.

Dans les salles cinématographiques de Mars, après les massacres de Kitchineff, les scènes de la guerre balkanique récoltaient le plus d'applaudissements. Tout le monde s'efforçait de découvrir la signification de ces charivaris effarants. Nul n'avait encore trouvé de solution satisfaisante. Dans les grands établissements scientifiques on avait émis toutes sortes d'hypothèses, mais, pas plus qu'Arcvad et qu'Astar, les savants n'avaient abouti. La télépathie leur avait révélé sur Saturne des choses stupéfiantes. Sur Terre, ils ne découvraient que des faits incompréhensibles ou les faisant pouffer de rire. Cette petite tache appelée Thir était-elle l'asile d'aliénés du monde à trois dimensions, ou un cancer pourri du firmament, ou une satire de l'invention d'Og?

Les Martiens éprouvaient une joie immense à contempler le paysage de la Terre, qu'ils la parcourussent à l'aide du télescope ou qu'il se déroulât sur leur cinématographe perfectionné; mais dès qu'ils se trouvaient en présence des mouvements d'un «ril», — le terme martien pour terrien — tout devenait perplexité, paradoxe, mystère, horreur ou rire.

Le bruit courait donc que le grand Evènement promis par Arcvad se rapportait à Thyr & à cet insecte insensé «ril».

Le 20^e jour qui suivit cet entretien les Martiens ne se livrèrent à aucun travail. C'était le jour du grand Evènement Astral. Des télescopes de tous genres & le petit nombre de ceux qui étaient munis d'un dispositif cinématographique étaient braqués sur l'observatoire d'Arcvad. La nuit tombait — nuit étoilée s'il en fut. — Jamais la terre n'avait brillé d'un tel éclat; ses rayons de pourpre parcouraient l'espace comme des épées acérées. Le dernier jour des terriens était arrivé et Arcvad le puissant avait décrété leur mort pour minuit, heure de Mars, — 11 heures du matin à New-York. Au moment où, tournant sur son axe, la planète Thyr présenterait sa face au soleil, exactement à onze heures du matin, le glas de la mort aurait sonné pour le meurtrier, l'insensé, le misérable «ril».

Depuis des années Arcvad projetait ce geste de miséricorde. Les moyens de l'accomplir étaient familiers aux Martiens, à lui en particulier. Parmi les forces connues de ce géant des mondes des 4^e et 5^e dimensions se trouvait une substance — BAL — laquelle, mise en mouvement dans une certaine direction sous l'influence d'instruments propulsifs dont seul il avait le contrôle, «électrocutait» pour ainsi dire toutes les formes de vie animée qu'elle pénétrait. Elle traversait les ondes éthériques avec la facilité de l'éclair traversant l'atmosphère terrestre. Au moment du contact, cette substance,

supérieure à la loi de la gravitation (loi découverte par les martiens 50 mille ans avant la naissance d'Arcvad) immobilisait, stupéfiait et pétrifiait l'objet atteint.

Le plan d'Arcvad était de simultanément électrocuter les hommes, de les réduire en statues et de les embaumer. La pétrification instantanée du "ril" sur Thir, le libre accès de ce gigantesque musée aux regards des martiens pendant 50 ans, puis, au moyen d'une substance subtile du nom de FI la décomposition aussi instantanée de la masse tout entière en gaz et en éther, — telle était la tâche que cette nuit-là Arcvad se proposait de mener à bien.



Et, pour ce que fut l'Événement, — ne se trouve-t-il pas reporté tout au long sur les films cinématographiques des lieux d'amusements martiens ? Le piège tendu en pleine lumière ! La fantasmologie du *ril* pétrifié ! Ce lendemain des terriens qui jamais ne se lèvera ! Le spectacle de ces avortons saisis sur le vif par le geste d'un dieu scientifique ! Ces deux milliards de consommateurs d'air qui n'en absorberont jamais plus. Les rêves et les projets d'une humanité étouffés en germe. Cette tragédie ironique dictée à 80 millions de kilomètres de distance !

Oh ! ces suppliciés souriants. Oh ! ce massacre de sottises ! Cette vie sociale pétrifiée en ses cellules !

Voici l'agent de change immobilisé à sa place, à la Corbeille, et condamné à tenir pendant 50 ans l'œil fixé sur les cours du Pétrole et des Mines d'or.

Voici le dévôt dont les genoux s'incrument dans la dalle et dont le regard ne pourra se détacher du symbole d'un dieu sans puissance.

Voici cinq millions de "pédestriens" à New York, à Paris, à Berlin, à Londres, à Tokio, à Calcutta qui n'arriveront jamais au but de leur course.

Voici un million de soldats en grande tenue, en France, en Allemagne, en Italie, au Japon et ailleurs transformés en automates, soldats de plomb contre lesquels les corbeaux donnent du bec. Voici la prostituée qui ne gagnera jamais la pièce de cent sous payée à l'avance par l'amant de pas-

sage. Voici le marguillier millionnaire figé au moment même où il ordonne la hausse du bœuf, — il se tient là, immobile, aussi impuissant que le socialiste accoudé sur ce bureau là-bas, dont le bouillonnement cérébral restera pour toujours silencieux.

« Un moment quelconque du temps — a écrit Arcvad dans l'une de ses merveilleuses études métaphysiques — résume le temps lui-même, car le seul instant du temps réellement existant est l'actuel, le moment présent. »

C'est à cause de cette profonde vérité que la vie sur la planète Terre — la vie du *ril* sur *Thir* — est perceptible sur les tableaux à la fois affreux et fascinants que montrent les télescopes et que déroulent les films sur Mars. Les *terriens*, surpris et pétrifiés en leurs gestes et en leurs attitudes, présentent le résumé de leur évolution — telle qu'elle se poursuivait alors. A Arcvad le tout puissant et le tout miséricordieux, les "rils" doivent d'avoir vu leurs souffrances abrégées et anéanties pour les cycles futurs.

C'est ainsi que Ril l'Inconséquent, Ril l'Obtus est devenu Ril le Merveilleux, Ril le Magnifique.

Benjamin de Casseres

(Traduction de E. Armand)

Fantômes.

LA VÉRITÉ ? chacun de tous ses vœux l'appelle,
On l'imagine austère et vengeresse et belle.
Mais lorsque, nue, enfin elle sort de son puits,
Muette, elle ressemble aux plus muettes nuits.

LA MORALE ? un fardeau. LA LIBERTÉ ? Déesse
Que jamais nu ne vit, mais qu'en vain et sans cesse
On invoque à grands cris. BEAUTÉ ? fragile fleur
Qui connaît en un jour la gloire et la douleur.
Qui donc à mon cœur las attachera des ailes,
Afin que s'enfuyant comme les hirondelles
Loin du doute il retrouve, vierge et pur, le trésor
Des fantômes souillés . . . ombres qu'il aime encor ?

Ennomis.

La Neige.

LA neige, la neige, la neige.

Comme un vernis, elle se plaque, — sur l'étroit chemin de halage, — que tant de fois j'ai parcouru, — alors que chantaient les oiseaux, — que régnaient les fleurs — et que de l'onde émergeaient, — radieux, les nénuphars.

ALORS, tout exhalait la vie. — Au printemps, la vie en promesse ; — en été, la vie dans sa plénitude ; — en automne, la vie nonchalante, rassasiée d'elle-même. — Alors, tout clamait la vie, — tout était ardeur, mouvement, — tout était sons, cris, bruits, — tout était tons et nuances.

MAIS aujourd'hui le silence plane. — Je n'entends même plus mes semelles — résonner sur le gravier du chemin. L'horizon est bas, gris et terne, — l'onde gelée est un cadavre, — et je me demande si je suis moi-même bien vivant : — si je ne suis pas un arbre, morne et dépouillé de ses feuilles, — comme les grands peupliers qui bordent le canal et qu'une couche de givre orne comme un linceul.

J'AIME ce silence, pourtant, — et il ne me déplaît certes pas de fouler ce tapis moelleux dont la blancheur se ternira bientôt, je le sais. — J'éprouve une joie étrange à avancer sourdement, comme si j'étais une ombre. — Je m'imagine être l'uniquement vivant dans le silence environnant. — J'imagine encore qu'en tous lieux une semblable solitude s'étend, — et que la mort et la vie, la sottise et la sagesse, la souffrance et l'allégresse ayant disparu, — je suis demeuré seul au monde, — l'héritier incontesté de tous les âges écoulés depuis que la planète révolue.

Et pour que persiste mon rêve, — je marche à pas très ralentis. — Car je sais, en mon for intime, que c'est une illusion et que subsistent et la sagesse et la sottise, et la vie et la mort. — Mais je lutte intérieurement contre ma raison afin que mon illusion demeure plus longtemps. — Or, j'avance si doucement que j'effraie un corbeau posé au milieu du chemin, un corbeau qui ne m'avait point aperçu dès l'abord, — et que ma distraction m'avait empêché d'apercevoir. — L'animal s'envole lourdement en poussant un croassement rauque et mon ivresse se dissipe.

E. Armand

Le principe de l'équité dans l'échange.

Max Nettlau me signalait récemment une réédition anglaise du livre de Stephen Pearl Andrews, THE SCIENCE

OF SOCIETY. Je connaissais ce volume de nom et je n'ignorais pas sa valeur au point de vue anarchiste individualiste. Stephen Pearl Andrews appartient au 19^e siècle et son livre date de 1851. C'était un linguiste émérite ; il possédait 32 langues et inventa, je crois, une langue universelle, ce qui ne l'empêchait pas de se préoccuper de l'abolition de l'esclavage ; il y gagna d'être lynché ou à peu près. Il me semble bon de traduire des passages de ce volume, qui sort de chez C. W. Daniel, à Londres : en premier lieu parce qu'on y trouve exposées des conceptions économiques qui se rapprochent sensiblement de notre point de vue, 2^e parce qu'en science économique, nous sommes souvent d'une ignorance "crasse". Les sujets que traitent les extraits que nous nous proposons de traduire retiendront, je crois, l'attention de nos lecteurs.

C'est dans cet ouvrage qu'Andrews rappelle les cinq fameux principes que Josiah Warren, son contemporain, — l'initiateur de notre ami Tucker, présentait comme solution au problème social sous ses différents aspects, les voici :

1. *Individualisme.*
2. *Souveraineté de l'Individu.*
3. *Le coût comme limite du prix.*
4. *Un moyen d'échange circulatoire, basé sur le coût du travail.*
5. *Adaptation de l'offre à la demande.*

« Ce livre — annonce l'éditeur — aurait fort bien pu être écrit aujourd'hui, car, pratiquement, il n'est pas un mot y contenu qui ne soit aussi vrai que le jour où l'auteur a pris la plume. » C'est notre avis.

E. A.

. . . 55. **Les êtres humains sont sujets à des besoins variés. La conservation de la vie même dépend de la satisfaction de certains de ces besoins ; le but des autres est de rendre la vie confortable et heureuse. Si un individu produisait, sans l'aide de personne, tous les objets nombreux nécessaires à ses besoins, les objets qu'il produirait — ses produits — lui appartiendraient sans conteste. L'occasion ne se présenterait pas pour lui d'échanger avec autrui et les autres n'auraient raisonnablement rien à réclamer de ce qui lui appartiendrait en propre.**

56. Mais ceci n'est pas le cas. Tous, nous avons besoin, pour notre entretien ou notre plaisir, d'objets

fabriqués par autrui. C'est pourquoi nous échangeons. Là est l'origine du troc, — de l'achat et de la vente, — du négoce, du commerce, y compris le LOUAGE du travail d'autrui. Le commerce est par suite une nécessité de la société humaine. Il consiste (*) en l'échange du travail ou du produit du travail d'une personne pour le travail ou le produit du travail d'une autre personne.

57. Il est clair, si cet échange n'est pas ÉGAL, c'est à dire si l'une des parties donne *davantage* de travail (sous forme de travail ou de produit) qu'elle REÇOIT du travail d'autrui (sous forme de travail ou de produit) qu'elle est opprimée et qu'elle devient, dans la sphère de cette inégalité, esclave ou sujette de l'autre partie. Ce n'est pas pour son profit que le premier de ces êtres a accompli son effort, c'est pour le profit d'un autre. Pour tirer du commerce des résultats utiles et profitables, l'ÉGALITÉ dans l'échange est nécessaire. De là s'ensuit que l'élément essentiel d'un commerce utile est l'équité, ou ce qui est juste entre homme et homme.

58. La question fondamentale qu'il faut résoudre pour établir une SCIENCE DU COMMERCE est celle que pose la mesure véritable de l'équité, ou, ce qui revient au même, la mesure du prix dans l'échange du travail et des commodités. Cette question a une *immense* importance; cependant, étrange constatation, jamais elle n'a été soulevée ni par les moralistes, ni par les législateurs, ni par les économistes politiques. L'unique question qu'on discute, c'est ce qui règle AUJOURD'HUI le prix et non ce qui DEVRAIT le régler. On admet néanmoins que le système de commerce actuel répartit la richesse très injustement. Alors, pourquoi ne pas poser cette question: quel principe, quel système de commerce la distribuerait équitablement? Pourquoi ne pas appliquer notre philosophie à découvrir le système convenable au lieu de la consacrer

rappeler cette définition. D'ailleurs, Stephen Pearl Andrews entend
m m e r 'ensembl es relations humaines.

à l'étude de lois qui perpétuent le système erroné dont nous sommes les victimes.

59. La simple équité consiste en ceci : que pour tant de votre travail que je prends et applique à mon profit, je donne tant de mon travail pour être appliqué à votre profit. En conséquence, si je reçois un produit de votre travail au lieu du travail lui-même, et si je vous paie au moyen d'un produit de mon travail, la commodité que je vous remettrai devra être de nature telle qu'elle contienne autant de travail qu'en renferme le produit que j'ai reçu.

La même idée peut être présentée en d'autres termes. C'est l'équité même que chaque individu supporte autant du poids commun de la vie que chacun doit en supporter pour son propre compte. Ce serait le cas si chacun produisait par lui-même ce qu'il consomme. Et le fait qu'on a trouvé utile d'échanger le travail et les produits du travail ne saurait modifier en rien le principe d'équité.

60. Pour un esprit bien équilibré, les propositions précédentes dégagent une vérité évidente, — comme la proposition que 2 et 2 font 4 qui ne demande d'autre preuve que d'être exposée. Simples et irréfutables comme elles paraissent, il n'en est pas moins vrai que, par leurs conséquences, leur effet sur les relations commerciales existantes serait ultra radical et révolutionnaire. Ces propositions, cependant, ne contiennent que l'exposé du PRINCIPE de l'équité. Elles sont muettes sur la méthode d'application du principe. Elles ne fournissent pas non plus le moyen d'arriver à la MESURE de l'équité. Ce sera l'objet de nos prochaines études.

Stephen Pearl ANDREWS

Tu n'es pas simplement voué à tout le divin et autorisé à tout l'humain, mais tu es possesseur du tien, c'est à dire de tout ce que tu as la force de t'approprier.

Max STIRNER

Le portrait de Dorian Gray.

« **L'ART** est tout à fait inutile, » écrit Oscar Wilde dans sa préface. Voilà un curieux paradoxe esthétique, mais qui contient plus de vérités que la vérité même. Or, si l'art véritable est inutile dans toute l'acception luxueuse et superflue du mot, il serait étrangement audacieux de prétendre à l'utilité fastidieuse de la critique d'art. Pour juger ou mieux pour admirer le "portrait de Dorian Gray", il faut laisser très loin derrière soi ce qui peut fausser, rétrécir, emprisonner l'esprit au nom d'une formule morale ou immorale. Il faut faire litière des principes restrictifs, des conventions définies, des dogmes bornés, des frontières paralysantes. Les points de vue spéciaux incomplets ; les considérations tronquées et partiales ; les déductions purement artificielles ou purement naturelles ; les analyses psychologiques tentées à l'aide d'instruments classiques et catalogués ; les synthèses théoriques inadéquates ; les transpositions insuffisamment imaginaires doivent être écartées irréductiblement, mais sans effort d'opposition banale médiocre et localisée.

Toute base éthique est limitative, par conséquent dangereuse pour l'artiste, puisqu'elle lui interdit l'exploration totale, sous peine de "sanction sociologique" ou de "châtiment métaphysique".

Toute base rationnelle est factice, par conséquent fragile ; vulgaire, puisqu'elle guide et canalise la personnalité dans une voie tracée d'avance, laquelle aboutit fatalement au connu. S'appuyer sur une logique commune et impersonnelle, c'est se condamner à la stérilité ou à la réédition ennuyeuse par essence. Or, la vie mécanique dégradante qui perpétue ce qui est ne satisfait nullement l'âme investigatrice.

C'est en s'inspirant hautement de ces libertés variées et éclectiques qu'on parvient à comprendre Dorian Gray. Cela revient à dire aussi que c'est moins l'histoire que l'apologie éloquente des théories dont elle est le prétexte

qu'il sied d'interpréter ; le roman a simplement servi de canevas à l'artiste ; cette impression dominante résulte du moindre examen. La trame du livre ne suffit point à distraire le lecteur du champ de vision dont l'auteur laisse la porte secrète ouverte aux élus. De même que le décor d'un drame ne saurait attirer l'attention exclusive d'un spectateur original et personnel, le déroulement plus ou moins fantaisiste des faits n'absorbe nullement l'intelligence avide de conquêtes substantielles et fécondes. Le regard du chercheur dépasse l'écran fleuri, le paravent fantasmagorique. Il pénètre dans les régions mystérieuses où se créent les symboles et s'empare des merveilles que les philistins laissent, non par insouciance, mais par grossière et stupide ignorance. La vue du créateur amoral s'enrichit également, car aucune nuance, si légère soit-elle, ne lui échappe. Enfin, abandonnant le tamis grotesque de la "raison figée" aux conservateurs de systèmes intangibles ; suivant le chemin réel de son inspiration, par sa communion active, par sa conjugaison libre avec les individualités dont il épouse la vie, le poète met en évidence les beautés qui ne se dévoilent jamais entièrement sans d'habiles et géniales provocations.



CES réflexions faites pour indiquer dans quelles dispositions il est nécessaire d'envisager l'évolution tragique des quatre principaux personnages, presque rien ne nous manque maintenant pour essayer de dégager la valeur essentielle, la nature foncière de l'œuvre. Oscar Wilde a judicieusement amoncelé de nombreuses et fortes difficultés dans ses pages empreintes d'émotion soutenue, poignante et bizarre. A chaque instant, par l'intermédiaire de ses héros, il nous accable effectivement en nous révélant avec une "violence distillée" les dessous vulnérables de la vertu neutre et de la sagesse stagnante.

Robert DELON

[*A suivre.*]

Opinions et Documents.

Un Manifeste.

Nous soussignés, représentant « l'ordre en transformation », assemblés en congrès à Henning (Minnesota, E. U.), le 4 juillet 1913, fortement convaincus que les temps sont mûrs pour l'institution d'une base plus harmonieuse & plus paisible des relations sociales, par la présente, nous convions :

Une assemblée monstre à se réunir à Minneapolis, à midi, le 3 juillet 1914, aux fins d'examiner, modifier, amender ou adopter les considérants & résolutions qui suivent :

Attendu que les progrès de l'intelligence humaine, des superstitions primitives vers la connaissance, a toujours consisté en une aptitude croissante à distinguer entre ce qui est réel et ce qui est faux ;

Attendu que la possession par chaque être humain de sa portion inaliénable de sol rendra facile à solutionner tous les autres problèmes.

Attendu que la commune illusion que la terre est une propriété dont on peut spéculer a persisté trop longtemps au détriment de chacun des habitants et a abouti à la ruine de relations sociales satisfaisantes ;

Il est décidé par nous tous, hommes et femmes, adhérant à ces considérants, qu'à partir du 1^{er} janvier 1920, nous ne reconnaitrons plus la validité d'aucun titre à la propriété du sol, sauf celui basé sur l'occupation et l'usage.

En outre, nous nous engageons à soutenir tous ceux qui, à ou dès ce moment-là, occuperont ou utiliseront le sol, à les protéger contre tout empiétement ou invasion ou attaque, dans la pleine mesure où le permettra une opinion publique réveillée et éclairée.

Tous ceux qui ont le sens humoristique assez développé pour comprendre l'illusion gigantesque du droit de propriété, autrement que par occupation ou usage, sont invités à cette assemblée. Y assister et participer à ses délibérations n'implique pas nécessairement rupture avec les groupes auxquels on peut appartenir.

S'adresser à G. Wagner, 708 Central Avenue, Minneapolis (Minn.), Etats Unis — Suivent plusieurs signatures.